

**ALOÏS**

# **LE SERMENT**

Roman

### ***Mardi 3 mai***

Comme la plupart des habitants de la Côte d'Azur, Sophie Marchand appréciait cette période de l'année où l'on profite pleinement du doux climat sans pâtir de l'invasion estivale des hordes de touristes.

Pour se rendre à Agay, petite station balnéaire située sur le territoire de Saint-Raphaël au fond d'une baie nichée au pied des roches rouges de l'Estérel, elle avait choisi la tranquille avenue des Golfs, à l'écart des zones côtières urbanisées. Au volant de son cabriolet Peugeot 308 elle savourait la caresse du vent dans ses longs cheveux blonds.

Alors qu'elle abordait la descente en direction de la mer, elle emprunta sur sa gauche le boulevard du Rastel qui serpente vers les hauteurs dominant la rade d'Agay. Chaque mardi et chaque vendredi, Sophie avait l'habitude de garer sa voiture à proximité de sa destination. Quelques pas lui suffisaient pour atteindre l'entrée de la propriété d'Antoine Delmain.

Ce coach sportif renommé entraînait ses clients chez lui. Soit par petits groupes, entre 10 heures et 18 heures, soit individuellement avant et après ce créneau. Sophie, qui nourrissait l'espoir de devenir championne de natation, avait entendu dire que les séances du soir s'éloignaient parfois des stricts exercices sportifs pour en venir à des ébats d'une tout autre nature. C'était loin de son objectif. Elle avait donc choisi le coaching individualisé du matin.

Elle sonna à l'interphone et attendit le dé clic familial de la serrure électrique. Rien ne se fit entendre, elle renouvela son appel. Faute de réponse, elle poussa légèrement la porte métallique qui céda sous sa pression. En franchissant l'entrée elle se fit la réflexion amusée que le monde moderne hypersécurisé restait à la merci d'une panne de courant. Elle parcourut, entre deux haies de bougainvillées, le petit chemin en pente douce donnant accès à la superbe villa aux murs ocre et à la grande piscine extérieure.

Supposant qu'Antoine Delmain ne l'avait pas entendue arriver elle ne s'étonna pas de ne pas le voir venir à elle comme d'habitude. L'un et l'autre étaient toujours très ponctuels, il n'allait sans doute pas tarder à sortir de la villa. Elle changea de tenue dans le mini-vestiaire à proximité de la douche puis descendit les quelques marches d'accès à la piscine tout en ajustant son bonnet de bain sur les oreilles.

Soudain elle poussa un cri horrifié. Dans l'eau aux reflets bleutés le corps inanimé du coach flottait les bras en croix, face tournée vers le fond du bassin. Surmontant sa peur panique elle s'approcha lentement du corps pour s'assurer qu'il ne s'agissait pas d'une macabre facétie de ce champion de plongée en apnée. Elle se rendit à l'évidence, Antoine Delmain était bel et bien mort, noyé dans sa propre piscine.

\*

### ***Mercredi 4 mai***

Au commissariat de police de la rue de Triberg, à Fréjus, bien calé dans son fauteuil, le bedonnant capitaine Charly Brasseur était au téléphone. De la main droite il fit signe au lieutenant Baudry de s'approcher.

Enzo Baudry était un bel homme, la quarantaine, le teint bronzé, le cheveu coupé court, le collier de barbe noire soigné. Sans doute tenait-il de sa mère d'origine italienne l'aptitude à porter élégamment le costume trois pièces. Chemise blanche, col ouvert sur une chaînette en or avec un médaillon de Saint-Michel, patron des policiers. Sans doute tenait-il de son père vosgien le goût prononcé pour de solides chaussures de randonnée.

Le capitaine lui tendit le téléphone.

- Tiens, c'est pour toi. Le légiste.

Le lieutenant prit l'appareil.

- Allo, Étienne ! C'est Enzo. Tu as du neuf ?

Étienne Lallemand, le médecin légiste du centre hospitalier de Fréjus, était un homme discret, plutôt taciturne. En qualité de collaborateur de la justice il avait été sollicité pour pratiquer l'autopsie du noyé de la piscine.

- On peut dire ça. Je te confirme ma première impression d'hier sur place, le décès remonte à lundi soir, vers 23 heures. Ce que je n'avais pu prévoir, en revanche, c'est qu'il ne s'est pas vraiment noyé. Il était déjà mort lorsqu'il est tombé à l'eau, ou qu'on l'y a poussé.

- Sérieux ?

- Aucun doute. Il n'avait pas d'eau dans les poumons. Ce n'est pas tout. Une première analyse de sang et d'urine révèle la présence de substances anormales.

- Il se droguait ?
- Pas sûr. J'attends des infos complémentaires. Il semblerait qu'on ait là des résidus de plusieurs produits phytosanitaires.
- Des désherbants ?
- Quelque chose de ce genre. Je n'en avais jamais trouvé dans un corps humain. Attendons les précisions du labo. Je ne sais ce que tu pourras en déduire, mais à mon avis on l'a aidé à trépasser.

Enzo Baudry raccrocha et se tourna vers le capitaine.

- J'ai l'impression que nous ne sommes pas près de classer l'affaire Delmain.

\*

### ***Mercredi 11 mai***

Dès son arrivée au commissariat le lieutenant Baudry fut interpellé par son capitaine.

- Où étais-tu passé, Enzo ? Ça fait des heures qu'on essaye de te joindre, tu ne réponds jamais ?
- Excuse-moi, Charly, j'étais en réunion à la Communauté d'agglomération Fréjus Saint-Raphaël, j'avais éteint mon téléphone. C'était pour réviser le plan de stationnement à la mi-juin. Nous devons...
- Peu importe... Il y a des priorités... On doit pouvoir te joindre n'importe où, n'importe quand. Ça fait plus d'une heure qu'un certain Agostino attend dans ton bureau. C'est bien toi qui l'as convoqué ?
- Je lui avais dit après 16 heures, pas à 14 heures.
- Vois ça avec lui. Et n'oublie pas de rappeler le légiste, lui aussi veut absolument te parler.

Enzo Baudry pénétra dans son bureau où se trouvait déjà un homme d'environ soixante ans, assez boulot, petit de taille et chauve. Il se leva le sourire crispé.

- Ah ! Inspecteur, vous voilà. Je suis Marcel Agostino, on s'est parlé brièvement hier au téléphone. Je peux seulement vous répéter ce que j'ai déjà dit aux autres policiers sur place. Si ça peut vous être utile...
- Asseyez-vous Monsieur Agostino. Vous allez me raconter ça calmement avec tous les détails dont vous vous souvenez.
- C'est simple, depuis ma retraite je passe l'essentiel de mon temps au petit port du Boussaï, vous savez, en contrebas du Dramont...
- Oui, je sais. Ça fait quinze ans que mon travail me fait sillonner la côte de Saint-Aygulf

jusqu'à la sortie d'Agay. Même les vacanciers connaissent cet endroit d'où l'on peut voir de près la fameuse Île d'Or et sa tour sarrasine évocatrice de l'album *L'Île Noire*, des Aventures de Tintin.

- C'est bien ça. J'ai la chance d'y disposer d'un emplacement pour ma petite embarcation. À vrai dire je sors rarement en mer. Je reste là à discuter avec les uns et les autres, à admirer les changements de couleur de la mer et des roches de l'Esterel. L'après-midi, hors saison, on fait des parties de pétanque. Je connais pratiquement tout le monde.

- D'accord, Monsieur Agostino. Pouvez-vous en venir aux faits, s'il vous plaît.

- Eh bien voilà. Hier matin, vers 7 h 30, j'ai vu arriver le Père Delatour. Vous savez, ce jeune prêtre sportif venu de Normandie. Bien poli, toujours prêt à raconter une histoire et à écouter celles des autres. Il vient plusieurs fois par mois effectuer quelques brasses le long de la côte. Je crois qu'il aime surtout plonger non loin d'ici pour pêcher des oursins lorsque c'est la saison. Depuis la mi-avril il vient moins souvent. Il m'a fait un petit bonjour de la main en passant le long du quai puis il est allé rejoindre un jeune homme déjà assis dans une barque. Il m'a semblé qu'ils prenaient ensemble un café sorti d'une thermos. C'est assez fréquent, à cette heure-là, vous savez. Je ne me suis pas attardé à les observer, mais quand j'ai à nouveau regardé dans leur direction, dix ou vingt minutes plus tard. Ils n'étaient plus là. Sans doute partis plonger.

- Vous connaissiez le jeune homme en question ?

- Non, pas vraiment. Cependant il se pourrait que ce soit le même qui était venu le mois dernier me demander si c'était bien l'endroit où le Père Delatour venait parfois nager.

- Vous pourriez le reconnaître ?

- Je ne sais pas. Il avait un physique passe-partout, vous savez. Mise à part peut-être une épaisse chevelure ébouriffée.

- OK, continuez.

- C'est dans l'après-midi que des jeunes du centre de plongée du Dramont sont revenus précipitamment au port. Ils disaient avoir découvert le corps immergé d'un homme coincé entre les rochers proches du rivage. Quelqu'un a appelé les secours. Ce sont des plongeurs des pompiers qui ont ramené à terre la dépouille de celui que j'ai reconnu comme étant le Père Delatour. Un policier m'a interrogé puis m'a passé son téléphone. C'était vous-même qui vouliez entendre mon témoignage. Voilà, c'est tout ce que je sais. C'est tout de même étrange qu'un aussi bon nageur se soit noyé si près de la rive. Ce devait être son destin, vous savez.

Le lieutenant remercia Monsieur Agostino pour ses précisions puis retourna voir le capitaine Brasseur.

- À une semaine d'intervalle et à si peu de distance, deux excellents nageurs meurent la tête sous l'eau. Il y a parfois de ces coïncidences...

- Sauf si ce ne sont pas des coïncidences.

- Tu as peut-être raison. Je vais voir si le procureur veut bien demander une autopsie du corps du prêtre.

Enzo Baudry appela Étienne Lallemand pour lui annoncer ce nouvel examen à réaliser dès que possible. En retour le légiste lui communiqua les derniers résultats des analyses relatives à Antoine Delmain. Il avait effectivement ingéré un mélange d'Atrazine, de Propisochlore et d'un autre pesticide dérivé des Triazines, totalement interdits en Europe. Leur mode d'action spécifique sur le corps humain n'était pas clairement établi. En revanche il ne faisait aucun doute que, chez les mammifères, leur absorption entraîne rapidement des effets neurologiques graves pouvant aller jusqu'à la mort subite.

\*

### ***Lundi 16 mai***

Quand le médecin légiste le rappela pour lui communiquer les résultats de l'autopsie du Père Delatour, le lieutenant Baudry fut à peine surpris. Comme s'il s'y attendait, les analyses avaient révélé la présence des mêmes produits chimiques ayant entraîné la mort avant la noyade. La similitude était flagrante avec le décès du coach, les deux hommes avaient été victimes d'un même assassin. L'enquête prenait une tout autre tournure.

\*

### ***Mardi 17 mai***

Le gérant du camping Le Capitou, au nord de Fréjus, venait d'appeler la police et les pompiers. Une bagarre avait éclaté entre plusieurs résidents et une caravane était en feu. Accompagné de deux policiers en uniforme, Enzo Baudry se rendit sur place. Il parvint difficilement à calmer les campeurs qui se renvoyaient la responsabilité de l'incendie. Le verdict des pompiers fut catégorique, un barbecue mal protégé des rafales de mistral était à l'origine du sinistre.

Le lieutenant laissa ses collègues finaliser l'intervention car le capitaine Brasseur lui téléphonait de se rendre d'urgence sur les lieux d'un grave accident de la route à l'entrée d'Agay.

- Il y a déjà une équipe sur place. Le brigadier Breton estime les circonstances suspectes.

Depuis le début du mois tu sembles particulièrement à l'aise dans ce secteur. À toi de jouer.

Le lieutenant ne releva pas la pointe d'ironie de son supérieur. Il prit le volant d'une voiture de service et se dirigea vers Agay en empruntant la route de l'intérieur. Le brigadier Breton avait signalé que la circulation était totalement bloquée sur la route du bord de mer en amont de l'accident.

Dès qu'il atteignit la côte il s'engagea vers l'ouest sur la voie que ne paralysait pas l'accident. C'était effectivement à hauteur du panneau indiquant « *Agay - Commune de Saint-Raphaël* » sur le boulevard de la 36e Division du Texas qu'une Clio rouge avait manqué le virage à angle droit, défoncé le modeste parapet en bois et rebondi sur les rochers en contrebas pour finir dans l'eau de la petite crique.

La faible profondeur permit aux plongeurs sauveteurs d'atteindre aisément la voiture immergée complètement retournée. Ils en sortirent le corps d'une femme qu'ils ramenèrent sur la rive et tentèrent de ranimer. Leurs efforts se montrèrent vains, elle avait séjourné plus d'une demi-heure dans l'eau. Elle ne portait pas de blessures apparentes, sans doute l'airbag qui s'était déployé sous le choc l'avait-il protégé. Il était probable que les tonneaux effectués par la Clio aient provoqué des fractures ou des lésions internes. De toute manière elle aurait, elle aussi, droit à une autopsie.

Enzo Baudry était encore penché sur le visage de cette femme entre deux âges lorsqu'un des policiers arrivés sur place avant lui l'interpella.

- Mon lieutenant, il y a là un des témoins de l'accident qui devrait vous intéresser. Il a filmé la scène.

La BMW de Pierre Valentin, représentant en vins et spiritueux, s'était trouvée sur la route juste derrière la Clio rouge au moment de l'accident.

- Quand j'ai vu cette voiture me doubler, à hauteur du mémorial du débarquement de Provence, et foncer à vive allure sur cette départementale étroite et sinueuse j'ai enclenché ma petite caméra toujours prête sur le tableau de bord. Mon idée était de montrer ce soir à mes garçons ce qu'il ne faut jamais faire. Lorsqu'elle m'a dépassé, j'avais pu voir qu'une femme était au volant. À travers la vitre arrière de la Clio j'apercevais vaguement sa silhouette. Soudainement, après environ deux kilomètres, juste avant ce virage serré à gauche, il m'a semblé qu'elle s'affaissait sur son volant. La voiture effectua une embardée sur la droite, grimpa sur le trottoir en frôlant un lampadaire, défonça la petite barrière en bois et tomba dans la crique. La caméra a filmé toute la scène. Je me suis arrêté aussitôt et j'ai couru vers l'endroit où la Clio avait disparu. Visiblement elle avait chuté sur les rochers en contrebas et, sous l'impulsion de sa vitesse au moment de l'impact, avait rebondi jusqu'à se retourner et tomber à la mer. Cette

séquence-là, hors-champ, n'a évidemment pas pu être enregistrée, mais le tableau final atteste clairement de l'enchaînement des faits.

Le lieutenant remercia Pierre Valentin pour son récit détaillé et précis puis demanda à visionner ce qui avait été enregistré. L'automobiliste retira de la caméra la petite carte mémoire et l'introduisit dans son ordinateur portable. Les images correspondaient parfaitement aux dires du représentant.

- Merci encore pour votre collaboration Monsieur Valentin. Je dois cependant vous demander de me confier cette carte mémoire. Vous pourrez la récupérer au commissariat de Fréjus à partir de jeudi.

\*

### ***Mercredi 18 mai***

Pour la troisième fois le lieutenant Baudry repassait la vidéo sur son ordinateur. À vitesse normale, au ralenti et même image par image. Le doute n'était pas permis. Aucun autre véhicule n'était impliqué dans l'accident de la Clio rouge. Au lieu de prendre le virage à gauche elle avait foncé tout droit, sans la moindre tentative de freinage. L'examen attentif des images confirma ce qu'avait remarqué le représentant. Trois secondes avant que l'auto quitte la route on voyait nettement la tête et les épaules de la conductrice s'éloigner du dossier du siège pour se pencher brusquement sur le volant. Peut-être un malaise. Seul moyen de savoir : appeler le médecin légiste.

- Salut Etienne ! Tu as reçu mon nouveau colis hier ? Je sais que tu as beaucoup de travail en ce moment, mais ça m'arrangerait si tu pouvais passer cette victime en priorité.

- Pas de problème Enzo, j'ai devancé ta demande en m'y mettant dans la soirée. Tout comme toi je suis intrigué par cette série de morts par pseudo-noyade. Car je dois préciser que cette femme était morte avant de se retrouver sous l'eau. Comme les deux victimes des deux semaines précédentes. Compte tenu de l'analogie, j'ai pris sur moi de demander des analyses. Le labo sait ce que l'on cherche, on devrait connaître les résultats dans une heure ou deux.

- OK, Étienne. Tu es le meilleur de tous les légistes.

- Bien sûr... Ceci pourrait t'intéresser également, dans les vêtements de cette femme on a trouvé ses papiers. Elle se nomme Amelia Delarosa, nationalité française, née au Portugal, elle avait 48 ans.

- Ça correspond à la carte grise de la voiture, ce nom te dit quelque chose ?

- Il s'agirait de la sous-directrice du foyer Azur qui s'occupe d'adolescents orphelins.

- OK, je vois. C'est derrière le stade Galliéni, je vais y faire un tour tout à l'heure.

Dans le quartier de la Tour de Mare dominant l'agglomération, le foyer Azur occupait un immeuble de trois étages, tout en longueur, entouré de pins parasols. Le bureau du directeur Jean-Pierre Duchemin était situé à l'angle du deuxième étage. Par la fenêtre orientée au sud-est la vue s'étendait jusqu'à la baie de Saint-Raphaël par-dessus les toits des deux villes parfaitement imbriquées l'une dans l'autre. Par l'autre fenêtre qui donnait au nord-est on pouvait admirer au loin la magnifique barrière de rochers rouges allant du mont Vinaigre au cap Roux. Le directeur, la mine interrogative et même inquiète, reçut poliment Enzo Baudry. Il posa lentement ses lunettes sur son bureau et se caressa le menton.

- Inspecteur, que puis-je pour vous ? C'est peut-être à propos de Madame Delarosa.
- Je vois que vous êtes déjà au courant.
- Les infos sur France 3 hier soir et l'article dans Var-Matin aujourd'hui... Quel malheur !

Comme si nous n'étions pas suffisamment abattus par les autres morts tragiques.

- Que voulez-vous dire ?

- Vous n'êtes pas au courant ? Le Père Armand Delatour et l'entraîneur Antoine Delmain faisaient partie des intervenants réguliers auprès des pensionnaires de notre foyer. Nous voici frappés une troisième fois en si peu de temps. J'en suis très affecté et les garçons autant que moi sinon plus.

Enzo Baudry cherchait à mettre de l'ordre dans ses idées soudainement perturbées par ces soudaines révélations. Il revint à sa première intention.

- J'aimerais que vous me parliez de Madame Delarosa. Quel était son rôle auprès de vous. Quel était son mode vie, professionnel et privé. Si on lui connaissait des ennemis. Etc.

- Des ennemis ? Ne s'agit-il pas d'un simple et malheureux accident de la route ?

- Nous ne savons pas encore précisément. Vous pourriez nous aider à lever des zones d'ombre.

Jean-Pierre Duchemin rapporta que sa collaboratrice était une femme de caractère extrêmement impliquée dans son métier. Veuve, elle y consacrait tout son temps. Par-delà quelques tâches administratives elle gérait de très près la situation de chacun des trente pensionnaires du foyer. À la fois éducatrice, assistante sociale et gendarme, elle s'efforçait de rendre leur séjour le plus profitable possible. Elle se dévouait entièrement à ces jeunes gens dans le seul but qu'ils abordent leur vie d'adulte avec les meilleures chances de réussite.

- Il lui arrivait de devoir sévir et d'infliger des sanctions lorsqu'un de ces adolescents sortait du droit chemin. Ce n'était jamais méchant, même si certains pouvaient en éprouver du ressentiment.

- Auriez-vous idée de ce qu'elle pouvait faire hier sur la route menant à Agay ?
- Chaque semaine, avec mon plein accord, elle prenait une heure pour faire ses courses au marché de la République le mardi matin. Lorsqu'il lui arrivait d'acheter du poisson ou quelque denrée périssable elle se hâtait de rapporter ces provisions chez elle, à Agay. Elle était toujours de retour au foyer avant midi. Rien d'étrange, vous voyez.
- Ça pourrait expliquer qu'elle roulait trop vite ?
- Peut-être. De manière générale elle était toujours pressée. Je ne peux me faire à l'idée de sa disparition. Je vois encore sa longue et mince silhouette vêtue de noir arpenter d'un pas vif les couloirs du foyer. C'était une bonne personne, elle va énormément nous manquer.
- Parmi vos pensionnaires ayant récemment quitté le foyer à leur majorité y en avait-il de violents ?
- Violents ? Je ne dirais pas ça. À cet âge-là tous les jeunes sont capables de se montrer impétueux. Quelques-uns sont parfois rancuniers s'ils ont fait l'objet de réprimande estimée trop sévère. Rien de plus à mon avis.
- Avez-vous des photos de vos anciens pensionnaires ?
- Des photos de groupe réalisées chaque veille de Noël. C'est une de nos traditions. Sinon nous avons une photo d'identité dans tous les dossiers individuels. Elle date généralement de leur arrivée au foyer et ne correspond pas forcément à leur physionomie d'aujourd'hui ou lorsqu'ils nous quittent à leur majorité.

Le lieutenant se fit confier les photos de groupe des quatre dernières années. Il ne voulait rien négliger. Après avoir pris congé du directeur, il se rendit immédiatement au petit port du Poussaï dans l'espoir d'y trouver Marcel Agostino, le pêcheur.

Chemin faisant il reçut un SMS du médecin légiste. Le cocktail mortifère de produits phytosanitaires avait été à nouveau trouvé dans l'organisme d'Amelia Delarosa. On n'avait plus affaire à un simple assassin mais bel et bien à un tueur en série.

Marcel Agostino interrompit sa partie de pétanque. Il examina attentivement les quatre photos apportées par le lieutenant. Il détailla chacun des adolescents regroupés autour du directeur et des éducateurs. Il fit la moue.

- Je ne peux pas dire, vous savez. C'est difficile de reconnaître quelqu'un qu'on a si peu vu. Vous me demandez si je vois parmi eux le jeune homme entrevu avec le Père Delatour ou bien celui qui était venu me poser des questions à son sujet. Je ne suis pas sûr. J'hésite entre trois garçons dont la chevelure me paraît correspondre. Mais sans garantie, vous savez.
- D'accord. Montrez-les-moi, s'il vous plaît.

Le pêcheur désigna trois ados sur la photo la plus récente. Satisfait, Enzo Baudry retourna sans délai frapper à la porte du directeur du foyer Azur.

- Celui-là, c'est Kevin Grenin, garçon paisible, bosseur. Il a obtenu son bac avec mention l'an dernier juste avant sa majorité. Depuis son départ du foyer je crois qu'il étudie à l'université de Toulon. Il fut sans doute un des ados les plus prometteurs du foyer. Ensuite il y a Karim Taïeb, assez turbulent celui-là mais pas méchant. Il n'a que seize ans, il se trouve encore parmi nous. Vous pourrez le rencontrer si nécessaire. Le troisième est Boris Pétrovitch. C'était sa dernière année au foyer. Un garçon étrange, généralement renfermé mais capable soudainement d'agressivité passagère. Avec parfois une attitude quasi obséquieuse. Ainsi, il y a peut-être deux mois, il est venu frapper un soir à la porte de mon domicile. Il voulait m'inviter au restaurant en remerciement de lui avoir obtenu un poste d'employé polyvalent au supermarché Casino. J'ai décliné malgré son insistance. Il a semblé très déçu.

- Pétrovitch ? D'où est-il originaire ?

- C'est compliqué. Ses parents, Serbes, étaient venus en France dans les années quatre-vingt si je ne me trompe.

Le directeur pianota sur son ordinateur pour trouver le dossier de cet ex-pensionnaire. Il en résuma l'essentiel.

- Le couple avait acquis la nationalité française mais, pour des raisons que j'ignore, ils étaient repartis en Serbie une quinzaine d'années plus tard. Ils avaient déjà un fils et une fille lorsque naquit le jeune Boris à la veille des guerres de l'ex-Yougoslavie. Lors des affrontements sanglants entre Serbes et Bosniens les parents et la fille ont été massacrés. Les deux frères miraculeusement rescapés ont fini par être ramenés en France et nous ont été confiés en 2007. Le frère aîné, Fédor, sérieux mais assez renfermé, ne m'a plus donné signe de vie après son départ à ses 18 ans il y a quelques années. Boris, plus jeune de cinq ans, fut parmi nous jusqu'en décembre dernier. Il vous intéresse ?

- Je ne sais pas encore.

À son retour au commissariat le lieutenant Baudry fut interpellé par le capitaine Brasseur qui transpirait sur son siège.

- Alors Enzo, ça avance cette enquête ?

- Je ne sais si ça se clarifie ou si ça se complique. En tout cas nous savons maintenant ce que les trois victimes avaient en commun, à part leur pseudo-noyade.

- Si tu reprends l'argument du brigadier Breton je risque de me fâcher.

- Qu'est-ce qu'il dit, Breton ?

- Il est fier d'avoir remarqué en premier que les noms des victimes commencent tous par les trois mêmes lettres D.E.L. et leurs prénoms par la lettre A. On ira loin avec ça...

- Sait-on jamais ? Non, moi je suis sérieux. Le coach, le prêtre et la sous-directrice exerçaient au moins une partie de leur activité au foyer Azur. Un témoin crédible a peut-être identifié un ancien résident de ce foyer comme étant la dernière personne à avoir vu le Père Delatour vivant. Il pourra peut-être nous éclairer. Je vais creuser cette piste.

- Ça va intéresser le commissaire. Si tu as besoin de renfort, n'hésite pas.

Le lieutenant se rendit sans tarder au supermarché Casino de Saint-Raphaël et demanda Boris Pétrovitch. Il avait terminé son service mais le gérant révéla qu'il habitait non loin de là, dans un immeuble de l'allée des Résistants. Il n'était pas non plus chez lui quand Enzo Baudry vint frapper à la porte. Il laissa dans la boîte aux lettres une convocation au commissariat le lendemain à 8 h 30, « pour affaire vous concernant ».

Insouciant, sifflotant un air à la mode, Boris rentra chez lui en fin de journée. Quand il releva son courrier et prit connaissance de la convocation il blêmit. Il gardait un très mauvais souvenir de l'époque où il fut rapatrié avec son frère et baladé de poste de police en bureau de juge ou d'assistance sociale. Il n'aimait pas fréquenter ces gens-là. Après quelque temps de réflexion il se décida à passer un coup de fil.

- Allo ! C'est Boris. On dirait que je vais avoir des ennuis. Il faut absolument qu'on se parle d'urgence.

- .....

- D'accord. Ça marche, à 20 heures, je serai là.

\*

### ***Jeudi 19 mai***

Sur un banc, dans un couloir du commissariat, Boris faisait profil bas. Du talon de ses baskets il tapotait le carrelage en attendant nerveusement qu'on l'appelle. Depuis l'extrémité du couloir, le lieutenant reconnut immédiatement le jeune homme d'après la photo de groupe qu'il avait montrée au pêcheur. Assez grand, comme la plupart des ados de nos jours, en jeans et tee-shirt aux couleurs de l'Olympique de Marseille, la tignasse ébouriffée, le visage tendu plus évocateur de l'enfance que de l'âge adulte.

Dans son bureau il fit asseoir le garçon en face de lui et garda le silence un long moment dans l'attente d'une réaction qui ne vint pas.

- Savez-vous, jeune homme, pourquoi je vous ai fait venir ?

- Pas la moindre idée.
- Je voudrais que vous me parliez du Père Armand Delatour.
- Le curé qui donne des cours d'histoire au foyer Azur ?
- Je n'en connais pas d'autre.
- Que voulez-vous que je vous dise ?
- Par exemple quelles étaient vos relations.
- Rien de spécial. Il sait rendre ses cours intéressants et il a de l'humour.
- Il avait... Car il est mort la semaine dernière. Vous ne saviez pas ?
- Non. Depuis que je suis sorti du foyer je ne l'ai pas revu.
- Vous êtes certain ? Quelqu'un dit vous avoir vu en sa compagnie sur le quai du port du

Poussaï l'autre mardi.

- C'est impossible. Cette personne s'est trompée.
- Où étiez-vous ce matin-là, que faisiez-vous ?
- Je ne sais pas. Je devais être au boulot à Casino.
- J'ai vérifié. Vous n'étiez de service que l'après-midi.
- Possible... Ça change tout le temps.
- Vous n'êtes pas très convaincant. Et Madame Delarosa ?
- Quoi, Madame Delarosa ? Elle, je sais qu'elle a eu un accident, c'était à la télé l'autre

soir.

- Vous la connaissiez bien ?
- Comme tout le monde au foyer. Ni plus ni moins. Personne n'a dû échapper à ses coups de gueule. Un vrai père fouettard.
- Et Monsieur Antoine Delmain ?
- Pourquoi vous me parlez des morts ? Vous pensez que j'y suis pour quelque chose ?

Le lieutenant ne répondit pas. Il se contenta d'entreprendre des vérifications de l'emploi du temps de Boris lors des trois assassinats. Aucune réponse n'était convaincante, ni dans un sens, ni dans l'autre. C'était sa seule piste, elle risquait de ne pas aller très loin. Néanmoins il décida de mettre Boris en garde à vue jusqu'au lendemain à midi en dépit de ses protestations d'innocence.

\*

### *Vendredi 20 mai*

Dans le bureau du commissaire divisionnaire, Enzo Baudry et le capitaine Brasseur, attendaient que leur supérieur achève sa communication téléphonique. Il avait demandé à

recevoir en personne et prioritairement les résultats des comparaisons des rares empreintes digitales et traces d'ADN relevées sur les scènes de crime avec celles de Boris Pétrovitch.

- Fausse piste, les gars ! Rien ne correspond. Ce n'est pas votre coupable. Basée sur le simple et vague témoignage du pêcheur votre suspicion était trop hâtive. Vous pouvez relâcher ce brave garçon.

Les deux policiers ressortirent dépités. Ils y avaient cru, ils s'étaient trompés. Cependant le lieutenant suggéra de garder Boris jusqu'au terme de sa garde à vue.

- En deux ou trois heures il peut toujours se passer quelque chose.

Les événements lui donnèrent raison. En toute fin de matinée, une patrouille de routine signala qu'un corps sans vie venait d'être repêché dans le bassin sud du port de Santa Lucia proche du centre de Saint-Raphaël.

Étienne Lallemand arriva sur place en même temps que le lieutenant Baudry.

- Dis donc, Enzo, tu vas m'en sortir encore combien comme ça ? Bientôt je vais manquer de place dans mes frigos.

Sans s'attarder sur la plaisanterie, le lieutenant souhaita une première estimation. Pouvait-il s'agir d'une pseudo-noyade comme les trois précédentes ? Était-ce le quatrième crime de la même série ?

Après avoir examiné sommairement le cadavre de la jeune femme, le médecin légiste ne put se prononcer définitivement.

- Ça y ressemble un peu. Il faudra l'autopsie pour préciser.

Enzo Baudry était perplexe. S'il s'agissait d'un nouveau méfait du tueur en série, cela innocentait Boris toujours en garde à vue. Il faudrait alors le libérer. Mais si cela n'avait rien à voir, les soupçons demeureraient à l'encontre du jeune homme et il serait prudent de prolonger la garde à vue.

Avec l'accord de ses supérieurs c'est la seconde option qui fut retenue. Il serait toujours temps de relâcher Boris si les résultats de l'autopsie lui étaient favorables.

\*

### ***Samedi 21 mai***

Contrairement aux fois précédentes, le verdict du légiste n'apporta pas grande satisfaction aux policiers. Pourtant ses conclusions étaient les mêmes. La victime, Sandrine Levasseur, 28 ans, était décédée avant de tomber, ou d'être poussée, à l'eau. Comme les autres victimes elle avait ingéré le désormais fameux mélange d'herbicides prohibés. Et Boris Pétrovitch n'y était pour rien puisqu'il était en garde à vue. Il fut remis en liberté en début d'après-midi.

### TROIS JOURS PLUS TÔT

Comme convenu par téléphone, Boris accueille vers 20 heures celui à qui il avait souhaité parler d'urgence. C'était son frère aîné Fédor qui l'apostropha sur un ton à la fois réprobateur et inquiet.

- Que se passe-t-il, Boris ? Tu restes des semaines sans donner signe de vie et tout à coup il est urgent de nous parler !

- J'imagine que tu ne vas pas aimer. Je vais sans doute avoir des ennuis car j'ai probablement été imprudent.

- Raconte !

- Voilà. Je préparais ça depuis pas mal de temps et j'ai entrepris de passer à l'action. J'ai finalement honoré mon serment.

- Quel serment ?

- Tu as oublié ? Souviens-toi, lorsque nous sommes arrivés au foyer après des mois et des mois de galère depuis Belgrade et Paris. Tu t'es enfin décidé à me raconter en détail ce qu'il s'était passé là-bas à Pristina.

- Comment pourrai-je oublier les atrocités dont notre famille fut victime, comme tant d'autres à l'époque !

- Je t'entends encore me raconter ça comme si c'était hier. J'avais six ans, tu en avais onze. Insouciant, je jouais dans notre chambre à l'étage quand les barbares ont envahi la maison. Tu es resté accroupi dans un angle de l'escalier, pétrifié par la scène qui se déroulait sous tes yeux. Papa, maman et notre sœur Adriana ont été horriblement assassinés par cette bande de prétendus combattants fanatiques qui se sont enfuis sitôt leur forfait commis. Tu n'as rien pu faire d'autre, en tentant de les secourir, que recueillir le dernier souffle de notre père. C'est ce que tu m'as rapporté, je n'ai jamais oublié.

- C'est vrai. Je gardais ça en moi depuis là-bas. J'avais besoin d'en parler, de me délivrer de l'énorme poids de cette tragédie. Je n'aurais peut-être pas dû te donner tous les détails de cette atrocité. Tu étais si jeune.

- Il le fallait, c'était notre héritage. Et c'est à la suite de ton horrible récit que j'ai juré de venger nos parents. Je suis resté fidèle à mon serment.

- Quelle vengeance ? Personne ne retrouvera jamais leurs assassins, ni toi, ni qui que ce soit d'autre. Le vent de l'histoire les a emportés comme leurs victimes.

- Qu'importe. Au fil des années je me suis convaincu qu'il fallait sacrifier autant de vies humaines innocentes pour que soient en paix les âmes de papa, maman et Adriana. Il me

revenait d'accomplir cette mission sacrée.

- J'ai du mal à te suivre, Boris. Qu'as-tu fait qui te perturbe autant ?

- Au fil des années j'ai échafaudé un plan. Surtout la dernière année de foyer. Quand j'en suis sorti je suis passé à l'action. Première étape : choisir et me procurer une arme. J'ai vite abandonné l'idée des armes à feu pour m'orienter vers les poisons. À force de chercher sur Internet j'ai découvert un site serbe, *www. мали хемичар. рс.*

- *Le petit chimiste ?*

- Exactement. Sous couvert d'élimination de gros gibier nuisible on y donnait des recettes de mélanges mortels de produits chimiques phytosanitaires. L'un d'entre eux a vite retenu mon attention. En diluant dans de l'eau des proportions bien précises de trois substances, dont le puissant *Aconitum soongaricum*, on pouvait obtenir une mixture incolore, inodore et insipide susceptible d'être mélangée à n'importe quelle nourriture ou boisson. Tout mammifère qui l'ingérerait n'en ressentirait le foudroyant effet mortifère qu'au bout d'une vingtaine de minutes. C'était ce qu'il me fallait. Bien que ces produits soient rigoureusement interdits en Europe j'ai pu en commander au Kirghizistan. J'ai attendu deux mois la livraison. J'ai suivi minutieusement la recette pour confectionner des petites doses du poison en question. Il me restait à le tester.

- Tu m'effrayes !

- J'ai loué un scooter et suis allé dans le Parc naturel régional des Préalpes d'Azur. Dans l'arrière-pays grassois on trouve de nombreux pâturages envahis par des chèvres ou des moutons. À proximité d'un petit troupeau sans surveillance j'ai déposé une gamelle remplie d'eau à laquelle j'avais ajouté une dose de ma potion maléfique. Dès qu'une chèvre est venue boire j'ai jeté le reste du contenu et me suis tenu à l'écart. Je pensais la mixture inefficace tant la chèvre continuait de brouter, bondissant de-ci de-là. Au bout d'exactement dix-huit minutes elle s'écroula terrassée sans le moindre signe avant-coureur. J'étais prêt pour ma vraie mission.

- Je crains le pire. Pourquoi ne m'as-tu pas parlé de ce projet dément ?

- Tu aurais cherché à m'en dissuader. J'ai longuement réfléchi pour faire le choix des victimes expiatoires. J'ai d'abord pensé au directeur du foyer. Monsieur Duchemin est un homme estimable, intelligent et généreux. Je suis sûr que sa mort aurait eu l'effet bénéfique espéré sur l'âme de notre père. Ils avaient les mêmes qualités.

- Te rends-tu compte à quel point tu déraisonnes ?

- De toute manière ça n'a pas marché. Je m'y suis mal pris en me rendant un soir à son domicile. J'espérais l'inviter à dîner en remerciement de ce qu'il a fait pour moi lorsque j'ai quitté le foyer. Mais il n'a pas accepté et je n'ai pas su insister. Alors j'ai cherché quelqu'un

d'autre et me suis arrêté sur Antoine Delmain, le coach sportif. Il n'avait pas les mêmes qualités, mais sa force physique et sa ténacité à atteindre les objectifs fixés aux élèves ont suffi à me déterminer. De plus, je lui en voulais de m'avoir plusieurs fois ridiculisé devant mes camarades pour avoir raté des exercices. Je me suis rendu à sa villa, un lundi soir, en prétendant vouloir des leçons particulières pour progresser en natation. Je suppose qu'il avait bu, car ses propos n'étaient pas très cohérents. Il m'a demandé de faire deux longueurs de bassin pour évaluer mon niveau. Puis on s'est assis au bord de la piscine. Au lieu de faire des commentaires et de me donner des conseils il m'a proposé à boire, ne se doutant pas qu'il facilitait mon projet. Tandis qu'il allait chercher des glaçons, j'ai pu verser discrètement dans son verre la dosette de poison préparée. Nous avons discuté de tout et de rien pendant plus d'un quart d'heure et brusquement il s'est affaissé sur le côté, les yeux fixes dans le vide. Il ne respirait plus. Je n'ai pas eu de mal à le pousser dans sa piscine avant de m'éclipser sans refermer la porte derrière moi.

- En t'écouter j'ai du mal à reconnaître mon petit frère.

- Attends, c'est loin d'être fini. Pour le repos de notre mère j'ai ensuite choisi le Père Delatour. Il était très généreux et désintéressé. Elle était très pieuse, si je me souviens bien. Leurs personnalités se complétaient. Il avait quelques fois évoqué la pêche aux oursins qu'il pratiquait dans un petit port de la côte. J'ai tenté de savoir si s'agissait du port de Boulouris. Les gens interrogés sur place ne semblaient pas le connaître. En revanche, un pêcheur du port du Poussai m'apprit que le prêtre était un familier des lieux, tôt le matin. J'y suis retourné quatre ou cinq fois de suite pour rien. Et puis il est venu alors que j'allais renoncer. Il m'a reconnu, car j'étais l'un des plus attentifs aux histoires qu'il racontait au foyer pour illustrer les qualités humaines qu'il prônait.

- Ça ne t'a guère profité !

- Nous avons bavardé, assis sur une barque à l'extrémité du petit port. J'avais apporté une thermos de café. Il accepta l'un des gobelets en carton que j'avais préparés. Il n'a pas vu que le sien contenait déjà un fond de liquide avant que j'y verse du café. Puis nous sommes partis nager ensemble. Il voulait me montrer l'endroit où prolifèrent les oursins. C'est en atteignant cet emplacement qu'il fut terrassé sous mes yeux. J'ai quitté les lieux en escaladant les rochers afin de ne pas repasser par le port.

- Et tu crois honorer ainsi la mémoire de nos parents ?

- Bien sûr... Je n'ai aucun doute. C'est pourquoi j'ai entrepris de venger aussi la mort d'Adriana. J'ai choisi la sous-directrice du foyer parce que je pensais pouvoir l'approcher facilement. Tout le monde savait, au foyer, qu'elle faisait ses courses au marché République le

mardi matin. J'ai fait en sorte de m'y trouver « par hasard » en même temps qu'elle. Il faisait déjà très chaud. Je ne savais pas encore comment m'y prendre. J'ai proposé de l'aider à porter ses provisions jusqu'à sa voiture. Pour me remercier elle m'a invité à prendre une boisson fraîche à la terrasse d'un café, avenue de Valescure. Je craignais qu'elle finisse son verre avant que j'aie pu y verser ma mixture. Heureusement, le passage d'une ambulance avec sirène hurlante détourna son attention juste ce qu'il fallait. Puis elle est repartie en voiture.

- Avais-tu conscience du risque qu'elle puisse provoquer un accident ?
- C'était même le but et ça s'est produit.
- Elle aurait pu tuer ou blesser d'autres personnes innocentes. C'est insensé !
- Personne n'est innocent. Tout le monde est coupable. Tout le monde doit mourir.
- Tu as perdu la raison ! Je n'aurais pas dû venir t'écouter. Qu'attends-tu de moi ?
- Eh bien... Je suis convoqué à la police demain matin. J'ai peut-être laissé quelque part

des indices qui les ont menés jusqu'à moi. Je ne sais s'ils ont des preuves ou seulement des doutes. De toute manière je nierai. Mais au cas où ils viendraient perquisitionner mon appart je voudrais que tu fasses disparaître ce qu'il reste de poison et aussi les traces compromettantes dans mon ordinateur.

- Tu ne peux pas faire ça toi-même ?
- Pour l'ordi il faut du temps et je suis convoqué de bonne heure demain. Pour le poison, il en reste à peine deux doses mais il faudrait aller loin dans la campagne et enterrer la fiole profondément.

- Rien que ça ! Tu disposes des autres à ta guise. Tu commets des atrocités et puis tu appelles au secours.

- Je n'ai que toi, Fédor. Tu ne vas tout de même pas refuser.
- Ce n'est pas l'envie qui me manque. Mais moi aussi j'ai un serment à respecter. Lors du massacre de nos parents j'ai recueilli les dernières paroles de papa. Il a sacralisé mon rôle de grand frère en me faisant jurer de te protéger quoi qu'il advienne. Tu peux donc compter sur moi. Je ferais l'impossible pour respecter ma parole, quoi qu'il m'en coûte.

\*

### ***Dimanche 22 mai***

Dans son jardinet, Enzo Baudry préparait un barbecue. Il s'apprêtait à mettre sur le gril brochettes et merguez lorsque la sonnerie de son téléphone l'arrêta. D'après l'indication sur l'écran c'était le capitaine Basseur. Il décrocha en maugréant. Même le dimanche...

- Salut Enzo. Désolé de t'appeler un jour de repos, mais, il y a encore du neuf. Encore un

noyé. C'est aux lacs du Dramont. Ce serait bien si tu me rejoignais là-bas. Disons dans une heure, sur le chemin entre les deux bassins.

Pourtant proche de la mer, ce site exceptionnel était peu fréquenté à cette époque de l'année. Au dix-neuvième siècle des carrières de porphyre furent intensément exploitées pour approvisionner en ballast la voie ferrée Toulon - Cannes. Lorsque l'exploitation cessa, les sites d'extraction en forme de deux grandes et profondes excavations furent laissés à l'abandon et se remplirent peu à peu d'eau de ruissellement. C'était désormais, d'un côté une réserve d'eau dédiée au réseau d'aspersion du Village de Cap Esterel, de l'autre une base de loisirs nautiques.

Un petit groupe d'adolescents venus de bonne heure pratiquer le pédalo avait assisté au saut spectaculaire d'un homme qui s'était élancé depuis le haut de la falaise rocheuse dominant le plan d'eau. Après quelques secondes il était remonté à la surface et s'était mis à nager vers le centre du lac artificiel. Puis il avait plongé à nouveau mais sans reparaître après plusieurs minutes. C'était plus que ne pouvait assumer un apnéiste confirmé. Les adolescents s'étaient approchés de l'endroit où l'homme avait disparu. Ils avaient aperçu un corps inanimé flottant entre deux eaux et avaient donné l'alerte aussitôt. Les sauveteurs avaient ramené le cadavre sur la rive dans l'attente de l'arrivée de la police.

Le capitaine Brasseur et le lieutenant Baudry ne purent tirer aucune conclusion de la simple observation du corps de ce jeune homme en maillot de bain. Ils s'en remirent une fois de plus au médecin légiste qui venait de les rejoindre sans pouvoir avancer d'hypothèse avant de pratiquer une énième autopsie.

Après avoir écouté le récit des jeunes en pédalo, Enzo Baudry rejoignit, non sans mal, l'endroit d'où l'homme s'était élancé en haut de la falaise. Il lui fallut moins de cinq minutes pour trouver, soigneusement rangés bien en évidence sur une roche, des vêtements que personne alentour ne semblait revendiquer. Il en fit rapidement l'inventaire. Un portefeuille contenant soixante euros en billets de dix et plusieurs cartes. Un bracelet-montre. Une gourmette en or. Un peigne. Et une enveloppe cachetée portant l'inscription manuscrite « Pour la police ».

Décontenancé, le lieutenant rejoignit le capitaine pour ouvrir l'enveloppe en sa présence et lire à haute voix le message qu'elle contenait.

*« Ne cherchez plus le tueur en série. Si vous lisez cette lettre ça signifie que vous l'avez finalement trouvé.*

*Ne cherchez plus le poison qui a tué Antoine Delmain, Armand Delatour, Amelia Delarosa et Sandrine Levasseur. Je viens d'en ingurgiter la dernière dose.*

*Ne cherchez pas le mobile qui expliquerait cette liste de morts à laquelle je mets un point final. Vous ne trouverez jamais.*

*Priez pour nos âmes. »*

\*

### ***Lundi 23 mai***

En fin de matinée, Etienne Lallemand fit savoir aux policiers que les examens et analyses relatifs au dernier corps sorti de l'eau apportaient les mêmes informations que celles obtenues sur les autres cadavres. Mort subite précédant la pseudo-noyade et absorption du même mélange toxique. Aucun doute n'était plus permis. Bien qu'incomplètement résolue, l'affaire s'arrêtait là.

Avant de rentrer chez lui, en fin de journée, le lieutenant fit un léger détour par l'appartement de Boris Pétrovitch. L'adolescent écoutait de la musique sur son téléphone portable. À l'arrivée du lieutenant il enleva ses écouteurs.

- Vous n'allez pas me boucler à nouveau ?
- Au contraire jeune homme. Je viens vous dire que toute charge contre vous est abandonnée. Le tueur a avoué avant de se donner la mort. Ça vous intéressera peut-être de connaître son nom. Dans ses vêtements on a trouvé sa carte de crédit et sa carte d'identité. Toutes deux au même nom : Fédor Pétrovitch.

\*\*\*\*\*

## Avant de partir, connectez-vous à Internet et...

### Notez simplement l'ebook gratuit

Pour noter le livre que vous venez de lire, il vous suffit de passer la souris sur les étoiles, vous arrivez sur la page de l'ebook et vous pouvez cliquer sur le nombre d'étoiles que vous voulez accorder au livre.



### Déposez votre avis

Vous pouvez déposer votre avis en cliquant sur le bouton "Donner mon avis". Vous arrivez sur la page des avis et avec quelques lignes, vous participez en écrivant votre ressenti de l'ebook que vous venez de terminer.

Donner votre avis



### Les auteurs comptent sur vous

